

## JE ME SOUVIENS...

Je me souviens d'avoir été saisie par le froid glacial à notre sortie de l'aéroport international Pierre-Elliott Trudeau. Une simple inspiration avait suffi pour que mes poumons s'enflamment. Il faut dire que nous avions laissé la veille Barcelone et ses douces températures. Nos enfants, eux, étaient ravis, captivés par les flocons blancs qui tombaient d'un ciel gris pâle. Ils ouvraient la bouche, impatients qu'un de ces bouts de coton de glace viennoise se dépose sur leur langue. Ils rêvaient déjà de batailles de boules de neige. Mes lectures sur l'histoire du Québec me sont instantanément revenues en mémoire. Les premiers colons venus de France, leur découverte de cet immense territoire, leur installation difficile... Dans la longue file d'attente de taxis, je commençais à ne plus sentir les extrémités de mes doigts et de mes orteils, des larmes coulaient de mes yeux irrités... Nos vêtements d'hiver européens ne nous protégeaient pas, inadaptés au vent glacé. Les fondateurs de la Nouvelle-France n'avaient certainement pas été mieux préparés. Dans le taxi qui se dirigeait vers Montréal, nous découvrons un paysage triste. Le long des rues du quartier qui allait devenir le nôtre, la neige s'était accumulée pour atteindre une hauteur impressionnante. Elle avait fondue sur la chaussée et s'était transformée en une gadoue grisâtre, appelée la slush comme nous l'apprendrions plus tard. Nous sommes sortis du taxi, à peine réchauffés. Le trottoir était glissant, par endroits impraticable. Les roues de nos lourdes valises s'enlisaient. Ce n'était pas étonnant que la plupart des premiers Français qui s'étaient établis sur les rives du Saint-Laurent n'avaient pas survécu au long hiver rigoureux. Le bois de chauffage ne devait pas manquer. L'eau, ils devaient l'obtenir en faisant fondre la neige. Mais leurs provisions avaient dû rapidement s'épuiser, et avaient-ils eu le temps de fabriquer des manteaux suffisamment chauds avec des peaux de bête? D'ailleurs, ils avaient sûrement dû se battre contre les loups, les ours et autres prédateurs. Le chauffeur de taxi nous avait laissés assez loin de l'appartement

que nous avions réservé sur Internet. Le vent sifflait dans les branches dénudées des arbres. Il n'y avait pas un seul passant dans la rue. Isolés. Les immigrants avaient sans aucun doute souffert de l'isolement. La patrie, la famille, les amis étaient si loin. Ils avaient navigué des

mois avant de toucher terre. Quand reverraient-ils la France? Les eaux du fleuve gelées les condamnaient à rester. Et de l'autre côté, la forêt, que j'imaginai dense et noire, ne devait pas les rassurer. Nous aussi, nous avions tout laissé : nos parents, nos amis, notre travail, notre maison, nos habitudes, le soleil, la plage et la Méditerranée. Bien sûr, notre situation n'était pas comparable à celle des premiers colons, mais nous non plus, nous n'avions pas manqué de courage. Les Français s'étaient entêtés. Peu à peu, ils avaient maîtrisé l'hiver, armés de patience et d'ingéniosité. Et puis aussi grâce aux Amérindiens qui leur avaient fait confiance et leur avait offert leur amitié. Aurions-nous, nous aussi, cette force de volonté? C'était évidemment trop tôt pour le dire, mais l'envie de découvrir ce beau pays viendrait à bout de nos doutes. Il nous faudrait nous installer, chercher un travail, trouver une école pour les enfants, peut-être reprendre des études, apprendre les coutumes et les expressions québécoises, nous faire de nouveaux amis... autant de défis à relever! Les cris des enfants m'ont sortie de mes pensées. Nous étions arrivés devant la porte de notre location. Nous avons grimpé les marches enneigées avec précaution. Soudain, la porte s'est ouverte et une silhouette est apparue dans la lumière de l'appartement, nous invitant par de grands gestes à entrer. C'était la propriétaire, Sally. Nous avons laissé nos chaussures, bonnets, écharpes et manteaux dans le vestibule. Il faisait bon. Des biscuits à la canneberge nous attendaient sur une petite table du salon. Sally, un grand sourire aux lèvres, nous a tendu une tasse de thé chaud, nous posant mille questions sur notre « long » voyage et notre pays, la Catalogne. Son accueil nous faisait chaud au cœur. Si les immigrants français et plus tard tous ceux venus d'Angleterre, d'Irlande, d'Écosse et d'ailleurs ont trouvé une terre d'accueil, ici au Québec, c'était certainement parce qu'ils avaient fait preuve de solidarité. Je me souviens de notre arrivée à Montréal, c'était il y a trois ans déjà.